

Gaston Bachelard tenait Bosco pour « le plus grand rêveur de notre temps ». Réel et imaginaire, visible et invisible, rêve et réalité, tout cela, chez lui, est inextricablement mêlé.

"J'ai écrit des récits. Le récit m'est indispensable pour atteindre indirectement à la poésie. C'est la poésie que je cherche, c'est-à-dire la création de fictions, tirées du plus profond de l'âme et dont la vie fictive, observée, analysée avec soin, me permette d'étudier et de connaître cette âme elle-même, par cette sorte de reflet.

Or pour que ces reflets soient bien vivants, pour qu'ils s'animent, il faut mettre l'âme en présence de ces points magnétiques du monde qui, par leurs radiations, excitent le plus intensément les puissances intérieures : la terre, les bêtes, le vent, l'eau, le feu, l'air, certaines créatures privilégiées, intermédiaires étranges entre nous et l'inconnu.

C'est la quête des secrets. Or que nous laissent supposer ces secrets multiples, sinon que tout se tient, que tout voit, que tout communique, que tout a un sens, et qu'on erre à ne pas croire en cette unité de la vie ; bien plus que vie et mort sont deux branches d'un même tronc, et que finalement tout aboutit à l'unité de l'être, qui, lui-même, fondu dans le non-être, est mystérieusement contenu par Dieu. Tout mythe poétique est un mythe religieux.

Chercher à travers ces secrets, découvrir les communications invisibles au commun c'est aller vers ce que j'appelle le Paradis terrestre."

Henri Bosco - Lettre à Jean Steinmann, Pentecôte 1948, in "Jean Steinmann, Littérature d'hier et aujourd'hui" - Desclée de Brouwer, 1963.

La littérature de Henri Bosco (1888–1976) occupe une place particulière dans la littérature française du XXe siècle. Son œuvre est marquée par une atmosphère poétique, mystérieuse et profondément enracinée dans la nature provençale. Il crée un univers entre réel et mystère où les récits du quotidien bascule vers l'étrange. Ses histoires se déroulent dans des paysages ruraux — collines, mas isolés, rivières — qui deviennent presque des personnages à part entière. Il mêle réalisme et fantastique discret, créant une ambiance à la fois apaisante et inquiétante. Par exemple le récit initiatique d'un jeune garçon qui explore la nature et découvre un monde à la fois réel et magique dans *L'Enfant et la rivière* (1945).

Un beau matin d'avril la tentation vint me trouver à l'improviste. Elle sut me parler. C'était une tentation de printemps, une des plus douces qui soient, je pense, pour qui est sensible au ciel pur, aux feuilles tendres et aux fleurs fraîchement écloses.

C'est pourquoi j'y cédaï.

Je partis à travers les champs. Ah ! le cœur me battait ! Le printemps rayonnait dans toute sa splendeur. Et quand je poussai le portail donnant sur la prairie, mille parfums d'herbes, d'arbres, d'écorce fraîche me sautèrent au visage. Je courus sans me retourner jusqu'à un boqueteau. Des abeilles y dansaient. Tout l'air, où flottaient les pollens, vibrail du frémissement de leurs ailes. Plus loin...

Son œuvre tourne autour de plusieurs grandes idées, **la nature** : omniprésente, vivante, presque sacrée ; **l'enfance et l'initiation** avec le passage à l'âge adulte, la découverte du monde ; **le mystère et l'invisible** avec la présence d'éléments inexplicables, rêves, sensations étranges ; la solitude : personnages souvent isolés, en quête intérieure. On parle souvent d'un auteur « *du silence et de l'attente* », où l'action compte moins que l'atmosphère et les impressions grâce à une écriture lente et contemplative, une grande richesse sensorielle (sons, odeurs, paysages) et une dimension presque spirituelle.

« La barque reposait tout près de l'île. Du rivage, on ne pouvait l'apercevoir. L'ombre des arbres la couvrait. Je m'étais installé au banc de proue. De là je pouvais commodément surveiller le rivage. Rien n'y bougeait. L'attente fut longue, mais je n'avais pas envie de dormir. Je voulais, moi aussi, même de loin, voir quelque chose.

L'âme se manifesta vers minuit.

Elle marcha le long du rivage, écarta un buisson et descendit sur la grève. Elle m'y apparut, comme un petite blancheur. Cette blancheur erra un moment, puis s'approcha de l'eau. C'est alors que je perdis la tête. Je détachai la barque du mouillage, et tout doucement, à la perche, je la poussai. Elle m'obéit et se mit à glisser sur l'eau noire. Il fait si nuit, pensai-je, que l'âme ne me verra pas. C'est impossible. Moi, si je l'aperçois, c'est qu'elle est blanche... Malgré cette blancheur, je n'arrivais pas à la distinguer. Avait-elle une forme ? J'avancais cependant vers elle ; mais immobile sur la grève, elle n'était toujours qu'une tache dans l'ombre. Au milieu de cette même ombre, sans doute ne me voyait-elle pas lentement arriver. Soudain, elle poussa un léger cri : je venais de surgir près du rivage. » L'Enfant et la rivière (1945)

Quelques titres

Le Mas Théotime (1945) — Prix Renaudot

Malicroix (1948) — un héritage mystérieux au cœur de la Camargue

L'Âne Culotte (1937) — conte poétique et énigmatique

Hyacinthe (1946) — récit empreint de mystère et de tension

Je ne peux résister à un autre extrait,

« De temps à autre, j'alimentais le feu en y posant une racine. La racine craquait; le foyer, assombri d'abord, chauffait le bois. L'écorce fendue s'enflammait et, sur la braise incandescente, une langue vive montait, qui se balançait dans l'air noir, comme l'âme même du feu. Cette créature vivait au ras du sol, sur son vieux foyer de briques. Elle y vivait avec patience ; elle avait la ténacité des petits feux qui durent et lentement creusent la cendre. C'était certes un de ces feux d'une antique origine, qui jamais n'ont cessé d'être nourris et dont la vie a persisté, à l'abri de la cendre, sur le même foyer, depuis des années innombrables.

Ces feux entretiennent en nous la chaleur nécessaire à l'arrivée des songes, et ils ont sur notre mémoire une puissance telle que les vies immémoriales sommeillant au delà des plus vieux souvenirs s'éveillent en nous à leur flamme, et nous révèlent les pays les plus profonds de notre âme secrète. Seuls, ils éclairent, en deçà du temps qui préside à notre existence, les jours antérieurs à nos jours et les pensées inconnaissables dont peut-être notre pensée n'est souvent que l'ombre. A contempler ces feux associés à l'homme par des millénaires de feu, on perd le sentiment de la fuite des choses ; le temps s'enfonce dans l'absence ; et les heures nous quittent sans secousse... Il ne reste d'humain en nous que la chaleur ; car nous ne voyons plus la flamme qui la communique. Nous sommes nous-mêmes ce feu familier qui brûle au ras du sol depuis l'aube des âges, mais dont toujours une pointe vive s'élève au-dessus du foyer où veille l'amitié des hommes. Hyacinthe (1940).

A nous !

Attendre, observer, être caché, se laisser tenter... Nous allons décrire un état intérieur d'attente méditative, sans ou avec très peu d'action. Nous laisser aller à l'observation, et de l'observation à la rêverie. Henri Bosco parle de « l'esprit d'affût », qui nous permet de voir ce qui est donné à voir, sans questionnement.

Nous décrire un personnage qui attend. Son attente est méditative. C'est un solitaire. Il y a peu d'action. L'environnement est important, l'attente se nourrit du lieu dans lequel se situe le narrateur. Cette attente n'est pas liée à un objet précis telle que celle qui consiste à attendre le bus. C'est votre personnage qui va incarner l'attente, une attente constructive: il attend, il ne sait pas exactement quoi et quelque chose se produira... Une tension se produit dans cet état. Nous décrivons en même temps les mouvements intérieurs de ce personnage et le paysage, en va-et-vient.

Pour cela, on va se mettre soi-même dans un état de rêverie, de lenteur, prendre le temps... La campagne et la nuit sont des alliées. Nous regardons le paysage, les lumières, les arbres, nous entendons le vent, un oiseau.. Attendons... Imaginons notre personnage solitaire qui attend. Que voit-il ? Qu'entend t-il ? Des odeurs ? Quelles sensations ? Votre écriture va refléter cette attente sans événement, sans action, avec le seul mouvement de ses pensées intérieures.